

Contre tout espoir

Fernand Ouellette

Volume 16, numéro 4 (94), juillet–août 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31466ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (1974). Contre tout espoir. *Liberté*, 16(4), 150–152.

Littérature russe

CONTRE TOUT ESPOIR *

Souvenirs II, de Nadejda Mandelstam.

Rien ne me touche davantage que ces quelques lignes tirées du testament de Nadejda Mandelstam :

J'en appelle à l'Avenir, qui est encore lointain, et je lui demande de prendre en sa charge un déporté, mort en camp, d'interdire à l'Etat de toucher à son héritage.

La société organisée ne peut plus faire trembler cette vieille femme, car cette société lui a déjà tout pris : son poète, son mari, sa vie. Son espérance, c'est à la poésie de Mandelstam qu'elle l'a confiée. C'est au tour de l'oeuvre de prendre la relève. A jamais, la poésie de Mandelstam et la personne de Nadejda sont indissociables. Sans celle-ci, Mandelstam serait oublié, son oeuvre poétique l'aurait suivi dans la fosse commune.

Je suis une veuve qui n'a pas enterré son mari et je rends mon dernier devoir au mort qui porte un numéro matricule au pied en pensant à lui et en le pleurant, mais sans larmes, car nous appartenons à la génération qui ne connaît pas les larmes.

* * *

On se rappelle que le premier tome des souvenirs de Nadejda était consacré aux quatre dernières années de la vie du poète, à ses arrestations, à sa mort. C'était l'histoire d'un crime, du stalinisme, de la peur. En ce temps-là, les hommes

* Collection Témoins, Gallimard, Paris, 1974.

n'avaient plus ni mémoire ni temps . . . Dans le second tome, nous revenons à leur première rencontre, aux débuts de leur vie commune ; nous retrouvons un Mandelstam vivant. Nadejda ne tiendra compte d'aucune façon de la chronologie : un travail de la mémoire, où les souvenirs s'organisent selon certains thèmes, sera sa méthode. Ainsi revivent les Acméistes, la figure touchante d'Akhmatova, leurs contemporains et les contrôleurs de la superstructure, tous plus ou moins inflexibles, dénonciateurs et assassins. Il était nécessaire que Nadejda nous replonge au coeur de la terreur qui a rendu les hommes muets. Il faut toujours garder présents les faits du stalinisme pour comprendre que cette société ne pouvait être que hors du temps, hors de l'humanité. Un monde qui a permis tant de crimes nous échappe. Il se proposait à nous dans un tel état de rupture d'avec tout ce qui avait fait la qualité de l'aventure occidentale, il en était tellement, d'une façon si démesurée et spectaculaire, sa maladie la plus naturelle, que nous ne pouvons plus en prendre conscience sans nous poser des questions fondamentales concernant les rapports de l'homme avec le sacré et l'histoire. Nadejda cite un historien qui disait que « les mots viennent prendre la relève de la pensée lorsque celle-ci tarit ». Quoi de plus évident ! Un seul regard sur certains courants de la nouvelle littérature, sur ses obsessions, nous en convainc facilement. Pourrait-on prétendre que l'une des dernières valeurs sous le stalinisme ait été la poésie ? Chose certaine, on tuait des hommes pour les poèmes qu'ils avaient écrits . . . Jamais Staline ne pardonnera à Mandelstam de l'avoir traité de « montagnard du Kremlin ». Peu de sociétés, en ce sens, ont mieux respecté la poésie que la soviétique.

* * *

Grâce à Nadejda, la personnalité de Mandelstam devient plus accessible. Sa conception de la poésie est bien explicitée par les vers suivants :

*Le poète attend que sa mission
Lui soit signifiée par Dieu.
A l'affût du signe caché . . .*

Pour lui, *la* poésie avait un caractère sacré. En cela, il n'était pas différent des autres grands poètes de l'Occident, comme Ungaretti par exemple. Le poème naissait de l'« entièreseté » des forces et des secrets d'un homme. Acte de concentration et de synthèse, comme une fulguration vive, la poésie « préparait bien à la mort ». Elle permettait un survol et une acceptation du destin. Ce destin ne pourra s'accomplir que dans la solitude la plus extrême, face à la société la plus mécaniquement organisée, où seuls les *unités* pouvaient remplir leurs rôles de rouages. Là où la quantité et le nombre terrassent et fascinent les esprits, il n'y a pas de place pour ceux qui se donnent à quelque forme d'absolu que ce soit. La position de Mandelstam dans la superstructure ne pouvait être que précaire dès l'instant qu'il se tiendra debout, refusant de servir ceux qui ne voulaient qu'asservir la volonté d'autrui. Je ne suis pas surpris que Mandelstam ait refusé toute forme de terreur. L'amour et l'espérance ont leurs racines dans la poésie, comme la poésie a ses propres racines en elles. Cela tout vrai poète le sait d'instinct. Comment ne pas se méfier d'une poésie qui a un projet de démonstration ou de destruction ? Il est bien évident qu'il y a là de graves malentendus, que des imposteurs nous ont envahi. Tout est possible depuis que le poète *se* donne *sa* mission, plutôt que de la recevoir de Dieu, comme disait Mandelstam.

Peut-on parler d'un livre de souvenirs dans lequel la tragédie est si manifeste ? Qui a mieux pris conscience de sa « liberté-destinée » que cette vieille femme que seuls la poésie et Mandelstam ont empêché de sombrer ? A partir du moment où il lui fallut préserver les poèmes d'un déporté, le suicide n'était plus possible. C'est pourquoi elle prendra le risque énorme de dénoncer l'Etat qui n'a pas publié cette poésie. Malgré la mort probable, l'impuissance totale et les camps, la vérité de Nadejda nous parvient, à la manière de l'étoile, comme depuis un univers inaccessible, infini de souffrance et de silence.